

Au volant de son poids lourd, habitué aux intempéries, il crut d'abord que l'horreur était si lointaine qu'elle ne l'atteindrait pas. Mais le nuage noir tourbillonnait sans arrêt, se rapprochait à une vitesse vertigineuse, le narguait nonchalamment dans son rétroviseur. « What the fuck? » Elle pouvait bien courir après lui, il ne se laisserait pas rattraper par cette saleté de merde ! Il appuya sur l'accélérateur.

Quand le moteur se mit à hoqueter, il comprit que, la malchance se mêlant de la partie, sur cette route du Kansas, loin de chez lui, il n'échapperait pas à son destin. À ce moment-là, deux mots, telle une malédiction, résonnèrent dans sa tête : never again.

Le choc fut terrible. La tornade accrocha le camion par-derrière, le souleva. Pris de court, comme pour ne pas voir sa propre mort lui sourire si bêtement, il ferma les yeux. Les vitres volèrent en éclats. Son corps fut éjecté de l'habitacle. Prisonnier de ce courant fou, heurté de tous côtés par des débris hétéroclites, armes redoutables que les vents charriaient puissamment, il tournoya plusieurs fois, hors de contrôle, avant d'être projeté plus loin et de s'abîmer dans un marais profond, décapité...

J'EN AI ASSEZ DE ME DÉMENER COMME UNE DAMNÉE

Chez Loretta, triste restaurant d'une petite ville perdue près de la frontière, on servait, de six heures du matin à six heures du soir, le déjeuner du camionneur : œufs, jambon, saucisse ou bacon, fèves au lard, pommes de terre rissolées, tranche de tomate sur laitue défraîchie, toasts pain blanc ou pain brun, jus d'orange, café. C'était l'unique et typique spécialité de la maison — si *maison* convenait à ce genre d'établissement où l'indécrottable odeur de friture faisait décoller le papier peint et faner les fleurs en plastique.

Loretta Chartier avait une fille, Clarisse, qui l'aidait au service depuis qu'elle avait abandonné l'école. Elle pouvait ainsi se consacrer entièrement à la cuisine. Les journées étaient longues et chargées. Avant la fermeture, pendant que les derniers clients sirotaient leur deuxième café, Clarisse s'empressait de laver la vaisselle et finissait lessivée. Comme les activités sociales de ce bled ennuyeux étaient plutôt limitées, elle montait à l'étage avec sa mère, mangeait vite, allumait la télé, zappait. Même lorsqu'elle tombait sur un film d'amour dans lequel jouaient ses acteurs préférés, elle ne parvenait pas toujours à garder les yeux ouverts. Loretta, elle, se couchait tôt. En pleine nuit, elle se levait pour aller aux toilettes et trouvait sa fille endormie devant le petit écran qui grésillait tel du bacon sur le gril.

Le restaurant était essentiellement fréquenté par des routiers québécois et américains affamés par les longues distances. Amateurs de *breakfasts* bien consistants, ils y faisaient escale. La plupart des habitués se connaissaient et fraternisaient dans une ambiance familiale. Aimée de tous, plusieurs fois sacrée reine du bacon, qu'elle maniait et cuisait comme pas une, Loretta aurait pu, devant l'implacable perspective de finir dans sa casserole, faire défriser la queue de n'importe quel porc qu'on menait à l'abattoir. Pour tout dire, elle avait un méchant caractère.

Alerte, Clarisse naviguait entre les marées de camionneurs. Elle apprit très vite à transporter les assiettes sans rien échapper, à verser le café sans ébouillanter personne et bien sûr, politesse oblige, à se montrer courtoise avec les clients. C'était une fille ni laide ni jolie. Ses cheveux roux bouclés attiraient les regards. Mais elle affichait toujours un sourire triste qui la déparait. Elle avait les dents croches et s'en faisait un complexe. Une fois, elle s'en plaignit. La réplique fut cinglante comme un coup de cravache : « J'ai pas les moyens de te payer des broches. Dis-toi que t'es belle de même. Pis demandes-en pas plus. » Voilà la mentalité fataliste, dont la mère était la gardienne acharnée, qui régnait dans cette famille.

Pendant quelques années, Loretta vécut une union plutôt houleuse avec un camionneur américain parlant un français approximatif. Elle prétendait que la mauvaise dentition de sa fille lui venait de son mari. Par malheur, Wayne Wilson se tua dans une tornade.

Tous les souvenirs que Clarisse gardait de son père se conjuguèrent au plus-que-parfait. Malgré ses absences, il était devenu son idole absolue. Si sa mère lui disait qu'il était parti travailler, ce qui signifiait pour l'enfant qu'elle ne le reverrait pas de si tôt, Clarisse s'ennuyait de lui mais l'adorait davantage, telle la princesse rêvant au prince charmant. Les retrouvailles n'en étaient que plus vives et chaleureuses. Elle se rappelait son dernier Noël avant l'accident. Son père lui avait offert un cadeau à son image, une poupée de chiffon aux nattes rousses bradée dans un bazar de fortune en Ohio, la plus belle poupée du monde pour la plus belle fille du monde.

*

Un grand gaillard entra dans le restaurant et commanda un hamburger avec frites. À l'évidence, ce n'était pas un habitué. D'où sortait-il? Troublée, Clarisse bafouilla en anglais qu'on ne servait que le *breakfast*. L'homme à la tignasse noire la regarda droit dans les yeux. « Why don't you smile? » Surprise par la question, elle se contenta de

hausser les épaules. « What's your name? » Elle lui dit son prénom et reprécisa qu'on ne servait que le déjeuner. Il parut étonné. Elle fit signe que oui, même à quatre heures de l'après-midi, plein de camionneurs aimaient ça, c'était le meilleur de la région. Il se laissa convaincre non sans cesser de la fixer. Sensible à son charme, rouge jusqu'aux oreilles, elle s'empressa d'aller passer la commande à sa mère en essayant de se raisonner. *Calme-toi, maudite folle ! T'as jamais vu ça, un bel homme ? Pas la peine d'en perdre ton français !*

Dans la cuisine, Loretta ne remarqua rien. De toute façon, elle n'avait pas le temps de s'émouvoir des frissons de sa fille. Telle une automate, elle cassa deux œufs, aligna le bacon, fit sauter les pommes de terre. Pendant que ça cuisait allègrement, elle arracha une feuille de laitue qu'elle ne prit pas la peine de laver à l'eau du robinet, la déposa au bord de l'assiette, trancha une tomate encore verte, tourna les œufs, le bacon et les pommes de terre, glissa sa main dans sa chevelure, pensa qu'elle avait oublié de mettre son filet, ne vit pas le long cheveu qui tomba sur les œufs, se dit qu'elle était écœurée de vivre dans les relents de gras, si seulement son mari avait eu une bonne assurance à sa mort, elle aurait pu se la couler douce. Mais non, Loretta ne reçut qu'une somme symbolique de la compagnie américaine pour laquelle travaillait Wayne. Une fois les funérailles payées, son solde frôlant le zéro, incapable de fermer boutique et de prendre une retraite précoce, elle continua donc de s'occuper de son minable restaurant, oui, affirmait-elle, *minable* était bien le mot exact. À deux reprises, elle tenta de vendre son boui-boui. Les acheteurs potentiels, promoteurs immobiliers et spéculateurs du coin, ne voyant dans cette offre rien de lucratif, ne se montrèrent pas intéressés. Ils choisirent plutôt d'investir dans un petit centre commercial d'une ville voisine. Pourquoi le destin n'avait-il pas été meilleur pour elle ?

Elle cria à Clarisse de venir chercher la commande. Sa fille, partageant ses journées entre les ordres de sa mère et les exigences des

clients, s'empressa de servir le fameux étranger. « Thank you, baby. » Elle était habituée à se faire appeler *baby*, la p'tite ou belle pitoune. Plus par camaraderie que par affection, les routiers l'interpellaient souvent de cette manière. « Baby, come on, just a little smile... » Sans rien révéler de son horrible dentition, elle lui fit son maudit *little smile* et courut vers une autre table où on ne la réclamait pas.

Au moment de régler la facture, l'argent qu'il lui donna lui brûla les doigts, si bien qu'elle se trompa en lui rendant la monnaie. Il s'aperçut de son erreur, la corrigea gentiment. Devant son généreux pourboire, elle se noya dans les excuses et les remerciements. « See you soon », lui lança-t-il. Elle répondit qu'elle espérait le revoir. Un étrange pacte venait d'être scellé.

*

Clarisse s'enferma dans sa chambre, se déshabilla. Étendue sur son lit, elle songea au nouveau client. Jamais auparavant elle n'avait pu mettre un visage sur le mot *désir*. Même ses vedettes de la télé ne parvenaient pas à incarner un tel fantasme. Pour tout déclencher, il avait suffi d'une rencontre fortuite avec un inconnu qui lui avait manifesté un intérêt certain, jeté un regard plein de convoitise, adressé quelques mots gentils, réclamé un sourire...

Pendant que le plaisir montait en elle et qu'elle s'apprêtait à jouir, elle souhaite perdre sa virginité avec lui. Mais cette pensée l'effraya. À tel point que son cri, battu en brèche par une angoisse sournoise, resta noué au fond de sa gorge.

*

Loretta souffrait d'une maladie fort pernicieuse : la jalousie. Ce fut d'ailleurs le principal motif de conflit entre son mari et elle. Constamment, elle le soupçonnait de la tromper. Le métier de Wayne l'amenant sur la route, ce qui l'obligeait à découcher souvent, elle était cocue et n'en démordait pas. À maintes reprises, il profitait de ses déplacements pour s'offrir des aventures avec des femmes rencontrées dans les bars

et les restaurants qu'il fréquentait. Elle imaginait des nuits ardentes en compagnie de ses nombreuses maîtresses, une dans chaque ville qu'il traversait. De l'énergie, il n'en avait plus pour elle. Voilà pourquoi leur vie sexuelle était si terne.

En quête de preuves, elle fouillait ses bagages, scrutait ses vêtements, inspectait de fond en comble son poids lourd. Le moindre indice suspect la confortait dans son idée fixe. Elle découvrit une canette vide de Coke diète sur sa couchette, boisson qu'il prétendait ne pas consommer, l'aspartame lui causant des aigreurs d'estomac. À qui appartenait-elle? À une femme qu'il avait fait monter dans son camion pour mieux la sauter? « Pis après ça, je suppose que ta pute en a débouché une à ma santé! » Improbable scénario d'une Loretta malicieuse qui ne manquait jamais d'imagination pour lui soutirer des aveux. Avec le temps, il ne se justifiait plus, se contentait de répéter que c'était elle, Loretta Chartier, qu'il aimait. Ne lui mentait-il pas en pleine face? Tendre fidèle, il la berçait dans ses bras, la cajolait, la bercotait, lui jurait sincèrement que personne d'autre ne le comblait mieux qu'elle. Mais elle s'obstinait, hargneuse, intraitable. Sa jalousie frisait la démence.

Depuis la mort tragique de son mari, elle traînait une épouvantable culpabilité. Le matin de son dernier voyage, juste avant son départ, elle lui fit encore une scène. L'altercation fut particulièrement virulente. Elle l'engueula, le couvrit d'injures et de bêtises toutes plus injustifiées les unes que les autres, le harcela sans cesse pendant qu'il se préparait, le frappa. Convaincu de n'avoir rien à se reprocher, impatient de sillonner les routes, bien assis derrière son volant, il lui envoya des baisers. « Tu peux te les mettre où je pense ! Reviens pus jamais, Wayne Wilson, tu m'entends, *never again* ! » Penchée à la fenêtre de sa chambre, Clarisse pleurait à chaudes larmes.

*

Quand il se pointa une semaine plus tard, portant une camisole blanche sur son torse velu, elle eut la confirmation que cet homme lui plaisait beaucoup. Sa seule présence la faisait fondre.

Migraineuse, Loretta éteignit ses fourneaux et partit se coucher. « Finis la vaisselle, je te donnerai congé demain. Pis lui, ben, tu le crisses dehors, OK? » Elle acquiesça sans regarder sa mère. Décidément, il ne semblait pas vouloir partir. Elle se retrouvait donc seule avec lui.

Accoudé au comptoir, sûr de lui, il attend. Elle se confond en excuses une fois de plus, lui dit qu'elle doit fermer. Il saute aussitôt par-dessus le comptoir, lui baragouine des propos indécents qu'elle a de la difficulté à saisir. Elle pense que ce n'est pas possible de bondir comme ça, il a l'agilité d'un loup. Qui est cet homme? Il la prend par la taille, elle recule un peu mais n'a pas peur, elle est juste troublée, il la presse contre lui, l'entraîne vers la cuisine, contre l'évier rempli de vaisselle sale, ses yeux rougeoient, il remonte sa jupe, baisse sa petite culotte, la pénètre en poussant dans son oreille un horrible feulement, elle s'agrippe à ses poils, les lui arrache, retient ses cris, elle ne connaît même pas le nom de cet homme, elle le lui demande pendant qu'il continue de s'enfoncer en elle avec la même fougue, la même force, la même folie, il balbutie « Alwyn », ou quelque chose de semblable, Loretta ronfle à l'étage, *moi la niaiseuse, je souris*, mais lui ne voit ni son sourire ni ses horribles dents, il chuchote son nom à son oreille pendant qu'il éjacule, elle a la désagréable impression d'une intense brûlure, d'un jet de feu répandu partout en elle comme une marée noire...

*

Elle se réveilla en pleine nuit, mit quelques secondes avant de reconnaître les lieux. Son angoisse dissipée, la mémoire doucement lui revint. Alwyn l'avait prise et, après qu'elle se fut évanouie, s'était sauvé comme un malfaiteur. Il lui avait laissé un billet de vingt dollars. Devait-elle s'en offusquer?

Elle posa la main sur son ventre. *C'est chaud*. Elle se sentit défaillir, s'accrocha au bord de l'évier. Le visage de l'homme lui apparut tout au fond, son sourire fendu jusqu'aux oreilles, son regard perçant. L'image la chavira davantage. Pour la chasser, elle ouvrit le robinet d'eau froide. Le visage se dilua lentement. Dès cet instant, elle comprit qu'elle ne se débarrassait pas de lui avec facilité. Rien désormais ne serait pareil. Elle allait tôt ou tard recroiser son chemin.

M'man sera pas contente de trouver la cuisine en désordre demain matin, je vas y laver sa vaisselle. Elle se remit au boulot. Au bout d'un moment, exténuée, elle s'avoua vaincue. Elle monta se coucher, laissant une pile d'assiettes sales sur le comptoir, comme une faute inavouable.

*

Quand son ventre se mit à grossir, sa mère s'abstint de la féliciter. Elle lui balança plutôt une bonne paire de claques. Clarisse retint ses larmes. Les clients finirent bien par s'apercevoir de son état mais ne posèrent aucune question. Les habitués surtout se tinrent cois par crainte de se voir accusés d'une fausse paternité. Il fallut trouver un nouvel uniforme. Loretta s'en chargea auprès d'une amie couturière à qui elle se confia. « Si je mets la main sur le maudit cochon qui l'a engrossée, c'est ben simple, je le coupe en tranches minces, pis j'en fais du bacon ! »

Loretta ne le lui demanda qu'à une occasion, au sixième mois de grossesse, pendant que mère et fille finissaient de nettoyer la cuisine. La question tomba comme un couperet. « Qui c'est ? » Elle fit semblant de ne pas avoir entendu. Sa mère éleva le ton. « Le père, son nom, c'est quoi ? » Elle se sentit coincée. « C'est pas important. Il est venu rien que deux fois. C'est pas un habitué. Je l'ai jamais revu. »

C'était la vérité. Elle le lui jura. L'explication sembla satisfaire sa mère. Mais le problème restait entier. « Tu vas m'aider comment avec un p'tit à torcher ? » Clarisse haussa les épaules. Elle n'avait pas encore appris à voir plus loin que le bout de son nez. Il était désormais trop

tard pour envisager une solution radicale. « Ma fille, avec une bouche de plus à nourrir, attelle-toi, ce sera pas facile. » Sa mère avait dit ça brutalement mais sans méchanceté. La vie était ainsi faite pour elle. Ce n'était pas la première épreuve qu'elle traversait.

« Pis tu penses l'appeler comment ? » Clarisse réfléchit juste pour la forme. « Alvine. » Loretta trouva ce prénom bizarre, mais n'en fit pas la remarque. De toute façon, cet enfant ne serait sûrement pas beau, vu que sa fille en personne n'avait rien d'une reine de beauté. Quant au père, elle ne pouvait en juger. Un prénom laid pour un bébé laid, c'était une vérité aussi incontestable que deux et deux font quatre.

*

Elle n'interrompit pas ses activités durant sa grossesse. Elle n'en avait pas la moindre intention, sachant que sa mère ne se passerait pas d'elle. Il n'était nullement question de repos. D'ailleurs, Loretta tenait pour acquis que sa fille serait à ses côtés jusqu'au jour où l'enfant naîtrait. Et après ?

Clarisse avait pris beaucoup de poids. Le pire, c'était cette sensation de brûlure qu'elle ressentait dans son ventre. Le bébé semblait en lutte constante. Il lui assénait des coups de pied et des coups de poing. Elle n'en parlait pas à sa mère. Cette pauvre Loretta, elle en avait plein les bras avec les responsabilités qui lui incombaient, *c'est pas elle qui va me plaindre, de toute manière, je cherche pas à me faire plaindre, je mérite mon sort*. La douleur était parfois si forte qu'elle la pliait en deux. Clarisse s'enfermait dans la grande armoire de la cuisine pour souffrir et pleurer à l'abri des regards. Sa mère découvrit sa cachette. « Qu'est-ce que tu fabriques là-dedans, ma fille ? T'es-tu en train de devenir folle ? » Elle s'essuya les yeux en vitesse, attrapa un plateau au passage et, sans avoir répondu, fila faire le service.

Elle demanda à sa mère s'il ne serait pas plus prudent de consulter un médecin avant l'accouchement. Loretta lui répondit qu'elle ne faisait pas confiance aux hôpitaux, la pire place pour tomber malade,

et à leurs docteurs bien payés. Georgette Granger, une sage-femme en qui elle avait pleinement confiance puisqu'elle avait mis Clarisse au monde, viendrait bientôt l'examiner. Il serait toujours temps d'y voir si ça tournait mal.

« Ça se présente bien. Tu vas accoucher d'un gros bébé. Tâche de te reposer un peu », lui conseilla la sage-femme quelques jours plus tard. Clarisse la remercia, n'en dit pas plus. *C'est-tu ça, être seule?*

*

Loretta n'oublierait jamais la nuit avant l'horreur. Elle fit des rêves peuplés de décombres qui valsaient en tous sens, de corps mutilés prisonniers de tourbillons destructeurs. Telle une souveraine tyrannique, une tornade sans pareille occupa tout l'espace de son sommeil.

Ses cauchemars la réveillèrent plus tôt que d'habitude. Elle se leva péniblement, prépara sans entrain le déjeuner de sa fille. Par curiosité, pressentant une catastrophe, elle alluma la télé, ce qu'elle ne faisait jamais le matin, afin de suivre le résumé des infos de la veille. On y montrait des images saisissantes de dévastation. Transposés dans la réalité, ses rêves prenaient tout à coup une tournure tragique. Ses inquiétudes grimpèrent d'un cran. Wayne ne couvrait-il pas le territoire du Kansas? Nerveuse, elle se rapprocha du petit écran. Son regard fut happé par la carcasse d'un camion renversé sur le côté. Bien en vue, le nom de la compagnie pour laquelle bossait son mari y apparaissait. Elle s'assit dans son fauteuil, sonnée. Un coup de massue en plein front ne l'aurait pas assommée davantage.

Lorsque sa fille se pointa dans la cuisine, elle n'en eut pas connaissance. Clarisse s'approcha de sa mère, la secoua pour la sortir de sa torpeur. Loretta soudain la serra dans ses bras et, sur un ton prophétique, lui dit qu'un grand malheur était peut-être arrivé à son père. Pour le moment, il fallait attendre et prier, même si Dieu lui importait aussi peu que des chiures de mouches.

À l'école, Clarisse passa une mauvaise journée, son attention constamment contrecarrée par les propos alarmants de sa mère, son esprit échafaudant mille et une hypothèses terrifiantes. Lorsque la cloche retentit, à la fois impatiente et anxieuse, elle courut vers la maison. Sa mère suait derrière ses fourneaux. Elle prit des nouvelles. Loretta n'en savait pas plus. « Monte faire tes devoirs », lui ordonna-t-elle.

Le soir même, elles reçurent la visite des policiers. Loretta encaissa le choc avec plus de calme qu'elle ne l'aurait cru. Au fond d'elle-même, elle s'y attendait. Elle aurait plus tard l'occasion de piquer une crise. Clarisse comprit que son père était porté disparu. Ses chances de survie relevaient du miracle. Une immense tristesse se répandit en elle et se figea comme la surface d'un lac gelé. Elle se sentait emprisonnée.

Après avoir mis sa fille au lit, Loretta, épuisée, se coucha à son tour. En éteignant sa lampe de chevet, elle se souvint des paroles fielleuses et cruelles qu'elle avait jetées au visage de son mari juste avant son départ. Repentante, elle parvint à s'endormir sans voir la tête de Wayne sur son oreiller lui faire dans le noir un tout dernier clin d'œil.

*

Elle perdit ses eaux pendant qu'elle regardait son téléroman préféré. À l'écran, un couple à moitié nu échangeait un baiser. Elle se mit à crier comme si un raz-de-marée venait de la submerger. En catastrophe, sa mère arriva dans le salon, lui dit d'aller s'étendre sur son lit, de se tenir tranquille en respirant fort, pendant qu'elle mettait l'eau à bouillir et téléphonait à la sage-femme.

L'accouchement eut lieu dans d'interminables hurlements. Clarisse, affolée, souffrait beaucoup. Dès qu'elle fermait les yeux, elle apercevait le regard de l'homme responsable de son état. *Je t'en veux à mort !* Sa mère avait beau lui tapoter la main, lui éponger le visage, elle disait que ça brûlait en dedans. Cette chaleur intense, elle l'avait ressentie entre ses hanches durant sa grossesse. *Crève en enfer, mon salaud !* « Au feu, les pompiers, au feu ! » La sage-femme n'en faisait pas

de cas. C'était simplement du délire. Loretta, elle, s'inquiétait. Elle se voyait mal devenir grand-mère avec un enfant sur les bras.

Une boule de poils noir charbon apparut entre ses cuisses. Georgette saisit la tête, ordonna de pousser encore plus, tira à son tour, libéra la mère de ses souffrances. « C'est un gros garçon ! » s'exclama-t-elle en coupant le cordon. Clarisse se calma. « C'est fini, ma fille, tu peux dormir, t'as ben travaillé. » Elle ne se laissa pas prier. Épuisée, elle sombra. Derrière ses yeux, l'image de l'énigmatique géniteur fut emportée dans un tourbillon d'eaux sales. Clarisse avait noyé le feu. Elle était en paix.

Au réveil, elle trouva son bébé endormi à côté d'elle. Il semblait normal. Elle passa plusieurs fois sa main dans ses cheveux noirs, sentit une petite excroissance pointue sur le côté gauche du crâne, pensa qu'il s'agissait sans doute d'un simple signe distinctif, comme une tache de naissance. « Tu t'appelleras Alvine. Pis ta corne sur ta tête, ça me dérange pas. Mais ça va rester entre nous deux. »

*

L'enfant passa ses premiers mois sur un matelas de fortune derrière le comptoir du restaurant. Les clients, curieux ou non, jetaient inévitablement un œil sur lui. Ils se doutaient fort bien que le père devait être un des leurs, mais nul ne savait qui au juste. On en vint à jaser de ce mystérieux individu comme de l'existence de Dieu.

Loretta continuait de remplir des estomacs creux. Quand elle sortait de sa cuisine, elle ne manquait pas de se faire taquiner sur son nouveau statut de grand-mère. « Un coup de vieux, c'est ça que ça donne ! » rétorquait-elle aux camionneurs avec son habituel franc-parler. Rassurants, les clients n'avaient que des bons mots pour elle. « Loretta, t'as jamais été belle de même. » Ils étaient trop gentils. Sceptique, elle retournait décrotter ses fourneaux.

À vrai dire, elle ne nettoyait pas fort, sauf la vaisselle qu'il fallait laver chaque soir si elle voulait s'en servir le lendemain. Elle était capable

de passer des semaines dans la même saleté. Elle manquait d'énergie pour la propreté et ne pouvait obliger sa fille à trimer davantage.

Quand Alvine s'agitait trop dans son lit, Clarisse le calmait avec un biberon qu'elle gardait toujours près de la caisse enregistreuse. Et s'il n'avait pas soif? Elle le gavait quand même. « C'est vraiment un *gros* bébé », affirmait-on en le voyant. L'insistance sur le mot *gros* ne semblait pas la choquer. Il était plutôt rond pour son âge, pareil à n'importe quel enfant gorgé de lait. Aux dires de Georgette, c'était un bébé en santé.

Ses cheveux poussaient vite. « Faudrait lui faire une coupe », lui suggéra Loretta. Clarisse s'empressa de répondre qu'elle s'en occuperait. *Je veux surtout pas que quelqu'un voie la corne de mon fils*, comme s'il s'agissait d'une tare, d'un vice caché, d'un secret honteux. Cette fois-là, Alvine ayant à peine quelques mois, sa mère découvrit, à côté de l'autre, la présence d'une deuxième excroissance. Elle en fut surprise. *J'en suis certaine, ça poussé après*, Clarisse avait vérifié à maintes reprises. Pour que personne ne s'aperçoive de la présence des cornes, elle décida de lui laisser suffisamment de cheveux sur le dessus de la tête.

J'ai-tu accouché d'un monstre? Elle ne répondait jamais à cette question, préférait l'oublier, la laisser s'échapper de son esprit, planer dans les odeurs de bacon. Derrière le comptoir, Alvine tétait sa suce ou son pouce. Goutte à goutte, son biberon coulait sur son pyjama. L'enfant sentait le lait suri et la couche pleine.

*

« Qui c'est l'écœurant qu'a porté plainte? » s'écria Loretta quand elle reçut l'avis d'inspection de la ville. Bien entendu, Clarisse n'y était pour rien. « S'il le faut, on va passer la nuit à tout nettoyer. Donne sa suce au bébé pis viens m'aider. » Clarisse ne se fit pas prier, tenta même de se montrer rassurante. « Ça doit être une inspection de routine, m'man, comme la dernière fois. » La dernière fois, justement, elle avait failli mourir d'une syncope lorsque les deux inspecteurs s'étaient mis à scruter son restaurant à la loupe, impatients d'y dénicher la moindre

vermine. Heureusement, ils s'en étaient retournés bredouilles, sourires en coin, partie remise, madame. « Pourquoi ils s'acharnent sur du pauvre monde comme nous autres ? »

Découragée, elle se mit à sangloter. Clarisse voulut la consoler, mais Alvine fit entendre un cri de frustration : il avait perdu sa suce. Prise entre deux feux, elle s'empressa de lui donner son biberon et revint reconforter sa mère. « Voyons don', m'man, t'as déjà vu pire. Secoue-toi un peu si tu veux qu'on passe à travers. » Elle se laissa tomber dans ses bras. « Pus capable, Clarisse, pus capable... » Sa fille la remit sur ses pattes. « Va te coucher, je m'occupe de tout. »

Avec la meilleure volonté du monde et l'énergie du désespoir, Clarisse, tout en chantonnant pour endormir son fils, ne ménagea aucun effort, redoubla d'ardeur. Elle se rappela le moment où elle s'était retrouvée seule dans la cuisine avec Alwyn, se dit qu'elle en payait le prix, mais refusa de se laisser envahir par son ressentiment. Elle essayait juste d'être une bonne fille et une bonne mère qui devait désormais composer avec la réalité. *Mon enfant est cornu. Il aurait une trompe d'éléphant, pis après ?*

Quand elle découvrit, en déplaçant une bouteille de liquide à vaisselle, trois grosses coquerelles, elle poussa un cri, recula, comme si on l'attaquait, le temps que les bestioles affolées disparaissent dans une fente du plancher. Que faire ? Appeler un exterminateur malgré l'heure tardive ? Pouvait-elle prendre cette décision ? Sa mère en avait-elle les moyens ? *Demain, les inspecteurs trouveront rien, ç'a trop peur du monde, ces bibittes-là.*

*

Clarisse dormait par terre, son fils blotti contre elle, lorsque Loretta descendit allumer ses fourneaux. Ça n'avait jamais été aussi propre, aussi en ordre, constata-t-elle. Jusqu'à l'arrivée du premier client, elle la laissa tranquille. Après tout, ce repos, elle ne l'avait pas volé.

Les inspecteurs de la ville vinrent vérifier la salubrité du restaurant. Ils découvrirent, en train de se disputer quelques miettes de pain noir, une colonie de coquerelles derrière le frigo. Loretta eut beau protester qu'elle n'était pas capable de nettoyer là, un endroit difficile d'accès, si elle avait pu, bien sûr qu'elle l'aurait fait, pourquoi exiger d'elle l'impossible? « Vous comprenez, je suis toute seule avec ma fille et son bébé. Je sue comme un cochon au-dessus de mes fourneaux. Ça me prend tout mon petit change pour joindre les deux bouts. Soyez indulgents. »

Fort peu amènes, ils lui ordonnèrent de faire disparaître la vermine à ses frais, dans un délai de quarante-huit heures, sinon ils devraient procéder à la fermeture de l'établissement. « On a déjà eu des plaintes pour insalubrité, madame, les règlements sont stricts. » Aussi bien dire qu'elle était une crottée !

Non, elle ne le prenait pas. Après ces longues années passées à servir la même clientèle affamée, elle se sentait trahie. Du matin au soir, elle en avait bossé un sacré coup, soucieuse de garder la tête hors de l'eau. Là, vraiment, elle coulait à pic. Pour se débarrasser de ces répugnants insectes, elle pourrait trouver de l'argent, quelques centaines de dollars, ce n'était pas une fortune, mais le sentiment d'échec qu'elle vivait lui pesa soudain. Elle aurait souhaité exterminer sa vie, son passé de femme seule depuis la mort de son mari, sa médiocrité, sa pauvre fille pourtant si dévouée, et ce gros garçon laid condamné à grandir entre les tables d'un restaurant crasseux, sous le regard de tous, cet enfant sans père, qui se traînait un peu partout comme de la vermine mais refusait de marcher.

Alvine entend sa grand-mère pleurer. Il la sent rongée par le désespoir. Ses yeux sont rouges de colère, rouges d'indignation, rouges de peine. Sa tête lui fait très mal. Il se tire les cheveux, hurle, se tord, enragé noir. Clarisse se précipite vers lui. Dehors éclate un orage. Elle essaie de lui donner son biberon. Il le rejette. « Alvine, mon bébé,

un petit effort ! » Elle ne l'a jamais vu comme ça. Des trombes d'eau s'abattent sur le restaurant.

« Clarisse, viens m'aider ! » Loretta est tombée face contre terre en essayant de déplacer le frigo. « Je voulais rien qu'aller les tuer moi-même, ces maudites bestioles, mes jambes ont lâché, je crève, ma fille, pis j'ai peur ! » Clarisse prie sa mère de s'accrocher, de ne pas l'abandonner, elle a beau être majeure, elle a encore besoin d'elle. « Qu'est-ce qui va m'arriver, m'man, si tu meurs ? » La foudre déchire le ciel. Clarisse court chercher l'aide des routiers. Ils sont déjà là, alertés par le remue-ménage, ils ont vite compris que quelque chose ne tourne pas rond. Un premier client essaie de calmer Alvine. *Mon fils se débat comme un diable dans l'eau bénite.* Ses yeux sont injectés de sang, sa respiration est bruyante et saccadée. Le tonnerre gronde. Deux autres habitués essaient de soulever Loretta. La crise d'Alvine ne déroutait pas, ni le déluge. *C'est la fin du monde, comme quand p'pa est mort !*

Dans ses souvenirs de petite fille, Clarisse, à côté de sa mère inconsolable, se tenait debout devant une tombe scellée. Sa poupée de chiffon sous son bras, elle paraissait pétrifiée telle une statue de marbre. Affalée sur le cercueil, Loretta criait et pleurait sans arrêt. Devant Clarisse, des gens défilaient, l'étreignaient, lui tenaient des propos réconfortants. Impassible, muette, elle semblait plus morte que vivante. Elle ne comprenait pas pourquoi la tombe n'était pas plus grande. Elle pensa qu'elle pourrait y prendre place, mais pas son père. En silence, elle refusait de le voir disparaître à jamais...

Délestée du poids de sa triste existence terrestre, l'âme de Loretta se mit en quête d'un coin d'éternité où régnait le beau temps. Alvine, quant à lui, se calma tout à coup. Appuyé au comptoir, en équilibre instable, poussé par la curiosité, tandis que tables et chaises s'écartaient sur son passage, il fit seul ses premiers pas.